

«Le Paradoxe de John»: Quesne amuse la galerie d'art

Le metteur en scène transforme la scène du théâtre de la Commune d'Aubervilliers en lieu d'exposition, où se multiplient performances et installations en direct sur fond de poésie.

C'est d'abord une voix qui s'élève depuis les coulisses, celle, irrésistiblement drôle dès les premières secondes, d'Isabelli Angotti, compagne de longue date de Philippe Quesne. Les mains en avant, précautionneuse, elle fait le tour du propriétaire à trois hurluberlus arborant perruques et/ou santags. Deux jeunes filles et un homme plus âgé (Céleste Brunnquell, Veronika Vasilyeva-Rije et Marc Sussini) explorent doucement un rectangle tendu de lino imitation parquet, encombré d'objets plus ou moins techniques, plus ou moins mystérieux: du matériel de son, des bombonnies de gaz, des néons sur lesquels défilent des textes en lettres lumineuses, et des masses oblongues recouvertes de tissu.

Le nouveau spectacle de Philippe Quesne, écrit en collaboration avec Laura Vazquez, ne raconte pas la vie d'une galerie d'art, il est une galerie d'art, dans laquelle une poignée de personnages vont créer une heure vingt durant performances et installations. La distinction est de taille, on peut même dire qu'elle a quelque chose d'éthique: il ne s'agit pas pour Philippe Quesne, qui pratique le théâtre en plasticien, de représenter la création, mais de la créer, dans une redondance profondément jouissive, comique et libératrice.

Drôlerie. Il y a plus de quinze ans, le metteur en scène donnait probablement son plus beau spectacle, *l'Effet de Serge*, dans lequel un type étrange

invitait chez lui des «artistes» à présenter de très courtes performances. Philippe Quesne réinvestit à la fois cette forme et cette histoire, puisque le plateau du *Paradoxe de John* n'est autre que ce même appartement: un lieu hanté de performances passées, et dont les fantômes se réveilleront dans une séquence où culmine la bizarre drôlerie du spectacle. Sur le lino, et dans le lino, on crée donc: une procession déguisée dont les costumes de polystyrène finiront par former une sculpture grotesque, une lecture de poésie allongé au sol, l'éruption spectaculaire d'une mousse blanchâtre obtenue par réaction chimique, ou encore l'enveloppement d'une chaise dans un plastique transparent – et si on appelle ça «le Kyste de ma mère». Qu'on fasse de l'art, qu'on parle, ou qu'on ouvre une bouteille de champagne, qu'on visite ou qu'on vernisse, tout sur le plateau est création. C'est

que tout fait performance, dans une continuité particulièrement réconfortante entre la banalité des énoncés quotidiens et la poésie lyrique et sensuelle de Laura Vazquez. Le monde de Quesne est curieux, dans tous les sens du terme.

Libérateur. En élaborant avec *le Paradoxe de John* un diptyque, Philippe Quesne consacre une ma-

nière, sans doute celle qu'il réussit le mieux, et avec elle, une croyance profonde et simple dans le présent pur de la représentation: un moment suspendu et privilégié dans nos vies sans cesse mises à profit, un moment pour lire, penser, faire la fête et créer. La performance, dans ce qu'elle recèle d'absurde et d'arbitraire, devient un temps gratuit et libérateur, dont l'énergie

circule allègrement entre la scène et la salle.

LUCILE COMMEAUX

LE PARADOXE DE JOHN
conception, mise en scène et scénographie: PHILIPPE QUESNE. Texte: Laura Vazquez. Au Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) jusqu'au 16 novembre. Au théâtre de la Bastille (75011), du 26 novembre au 6 décembre, puis en tournée.



Veronika Vasilyeva-Rije entourée des fantômes du plateau. PHOTO MARTIN ARGYROGLO